

**Proposition d'extraits – HLP, semestre 2 – Du regard à la représentation : découvrir de nouvelles cultures**

« *Étranges étrangers* », Jacques Prévert, in *La Pluie et le beau temps*, 1955, Paris, Gallimard.

Kabyles de la Chapelle et des quais de Javel  
Hommes de pays loins  
Cobayes des colonies  
Doux petits musiciens  
Soleils adolescents de la porte d'Italie  
Boumians de la porte de Saint-Ouen  
Apatrides d'Aubervilliers  
Brûleurs des grandes ordures de la ville de Paris  
Ébouillanteurs des bêtes trouvées mortes sur pied  
Au beau milieu des rues  
Tunisiens de Grenelle  
Embauchés débauchés  
Mancœuvres désœuvrés  
Polacks du Marais du Temple des Rosiers  
Cordonniers de Cordoue soutiers de Barcelone  
Pêcheurs des Baléares ou du cap Finistère  
Rescapés de Franco  
Et déportés de France et de Navarre  
Pour avoir défendu en souvenir de la vôtre  
La liberté des autres.

Esclaves noirs de Fréjus  
Tirillés et parqués  
Au bord d'une petite mer  
Où peu vous vous baignez  
Esclaves noirs de Fréjus  
Qui évoquez chaque soir  
Dans les locaux disciplinaires

Enfants du Sénégal  
Départriés expatriés et naturalisés.  
Enfants indochinois  
Jongleurs aux innocents couteaux  
Qui vendiez autrefois aux terrasses des cafés  
De jolis dragons d'or faits de papier plié  
Enfants trop tôt grandis et si vite en allés  
Qui dormez aujourd'hui de retour au pays  
Le visage dans la terre  
Et des hommes incendiaires labourant vos rizières.  
On vous a renvoyé  
La monnaie de vos papiers dorés  
On vous a retourné  
Vos petits couteaux dans le dos.

Étranges étrangers

Vous êtes de la ville  
Vous êtes de sa vie  
Même si mal en vivez  
Même si vous en mourez.

**Extrait du chapitre « Des cannibales », *Essais*, Montaigne, Livre I, chapitre 31.**

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire<sup>1</sup> de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances<sup>2</sup> du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police<sup>3</sup>, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si<sup>4</sup> pourtant la saveur même et délicatesse se trouvent à notre goût excellente, à l'envi des nôtres<sup>5</sup>, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art<sup>6</sup> gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout<sup>7</sup> étouffée. Si est-ce que<sup>8</sup>, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. [...] Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard<sup>9</sup> aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant

<sup>1</sup> mire : modèle, moyen de juger de.

<sup>2</sup> usances : usages.

<sup>3</sup> police : organisation politique et administrative (d'une société, d'un État).

<sup>4</sup> et si : et en effet

<sup>5</sup> à l'envi des nôtres : si on les confronte aux nôtres.

<sup>6</sup> art : artifice.

<sup>7</sup> du tout : totalement.

<sup>8</sup> si est-ce que : à tel point que.

<sup>9</sup> eu égard à : en tenant compte de.

d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir ; elle n'a autre fondement parmi eux, que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat de la conquête de nouvelles terres, car ils jouissent encore de cette puberté<sup>10</sup> naturelle, qui les fournit sans travail et sans peine, de toutes choses nécessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au delà est superflu pour eux. Ils s'entr'appellent généralement ceux de même âge, frères ; enfants, ceux qui sont au dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres. Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun, cette pleine possession de biens par indivis<sup>11</sup>, sans autre titre que celui tout pur que nature donne à ses créatures, les produisant au monde.

**Extrait d'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Jean de Léry, chapitre XV. Comment les Américains traitent leurs prisonniers pris en guerre, et les cérémonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger, 1578.**

Je pourrais encore amener quelques autres semblables exemples, touchant la cruauté des sauvages envers leurs ennemis, n'était qu'il me semble que ce qu'en ai dit est assez pour faire avoir horreur, et dresser à chacun les cheveux en la tête. Néanmoins afin que ceux qui liront ces choses tant horribles, exercées journallement entre ces nations barbares de la terre du Brésil, pensent aussi un peu de près à ce qui se fait par deçà parmi nous : je dirai en premier lieu sur cette matière, que si on considère à bon escient ce que font nos gros usuriers (suçant le sang et la moelle, et par conséquent mangeant tous en vie, tant de veuves, orphelins et autres pauvres personnes auxquels il vaudrait mieux couper la gorge d'un seul coup, que les faire ainsi languir) qu'on dira qu'ils sont encore plus cruels que les sauvages dont je parle. Voilà aussi pourquoi le Prophète dit, que telles gens écorchent la peau, mangent la chair, rompent et brisent les os du peuple de Dieu, comme s'ils les faisaient bouillir dans une chaudière. Davantage, si on veut venir à l'action brutale de mâcher et manger réellement (comme on parle) la chair humaine, ne s'en est-il point trouvé en ces régions de par deçà, voire même entre ceux qui portent le titre de Chrétiens, tant en Italie qu'ailleurs, lesquels ne s'étant pas contentés d'avoir fait cruellement mourir leurs ennemis, n'ont peu rassasier leur courage, sinon en mangeant de leur foie et de leur cœur ? Je m'en rapporte aux histoires. Et sans aller plus loin, en la France quoi ? (Je suis Français et je me fâche de le dire) durant la sanglante tragédie qui commença à Paris le 24 d'août 1572 dont je n'accuse point ceux qui n'en sont pas cause : entre autres actes horribles à raconter, qui se perpétrèrent lors par tout le Royaume, la graisse des corps humains (qui d'une façon plus barbare et cruelle que celle des sauvages, furent massacrés dans Lyon, après être retirés de la rivière de Saône) ne fut-elle pas publiquement vendue au plus offrant et dernier enchérisseur ? Les foies, cœurs, et autres parties des corps de quelques-uns ne furent-ils pas mangés par les furieux meurtriers, dont les enfers ont horreur ? Semblablement après qu'un nommé Cœur de Roi, faisant profession de la Religion réformée dans la ville d'Auxerre, fut misérablement massacré, ceux qui commirent ce meurtre, ne découpèrent-ils pas son cœur en pièces, l'exposèrent en vente à ses haineux, et finalement l'ayant fait griller sur les charbons, assouvissant leur rage comme chiens mâtins, en mangèrent ? Il y a encore des milliers de personnes en vie, qui témoigneront de ces choses non jamais auparavant ouïes entre peuples quels qu'ils soient, et les livres qui dès long temps en sont jà imprimés, en feront foi à la postérité. Tellement que non sans cause, quelqu'un, duquel je proteste ne savoir le nom, après cette exécration boucherie du peuple français, reconnaissant qu'elle surpassait toutes celles dont on avait jamais ouï parler, pour l'exagérer fit ces vers suivants : *Riez Pharaon, Achab, et Néron, Hérode aussi : Votre barbarie Est ensevelie*

Par ce fait ici. Par quoi, qu'on n'abhorre plus tant désormais la cruauté des sauvages anthropophages, c'est-à-dire mangeurs d'hommes : car puisqu'il y en a de tels, voire d'autant plus détestables et pires au milieu de nous, qu'eux qui, comme il a été vu, ne se ruent que sur les nations lesquelles leur sont ennemies, et ceux-ci se sont plongés au sang de leurs parents, voisins et compatriotes, il ne faut pas aller si loin qu'en leur pays ni qu'en l'Amérique pour voir choses si monstrueuses et prodigieuses.

<sup>10</sup> puberté : abondance.

<sup>11</sup> indivis : sans division de propriété, en collectivité.

**Extrait d'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Jean de Léry, chapitre XIII, 1578.**

Au reste, parce que nos Tupinambas sont fort ébahis de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir<sup>1</sup> leur Arabotan, c'est-à-dire bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux qui sur cela me fit telle demande :

« Que veut dire que vous autres Mairs et Peros, c'est-à-dire Français et Portugais, veniez de si loin pour quérir du bois pour vous chauffer, n'y en a-t-il point en votre pays ? »

À quoi lui ayant répondu que oui et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni même<sup>2</sup> du bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, ains<sup>3</sup> (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses) que les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain :

« Voire<sup>4</sup>, mais vous en faut-il tant ?

– Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon<sup>5</sup>) y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises<sup>6</sup> et de draps rouges, voire même (m'accommodant<sup>7</sup> toujours à lui parler de choses qui lui étaient connues) de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n'en avez jamais vu par deçà<sup>8</sup>, un tel seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés de ton pays.

– Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes merveilles. »

Puis ayant bien retenu ce que je lui venais de dire, m'interrogeant plus outre, dit :

« Mais cet homme tant riche dont tu me parles, ne meurt-il point ?

– Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. »

Sur quoi, comme ils sont aussi grands discoureurs, et poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout, il me demanda derechef :

« Et quand donc il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ?

– À ses enfants, s'il en a, et à défaut d'iceux<sup>9</sup> à ses frères, sœurs et plus prochains parents.

– Vraiment, dit alors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaut), à cette heure connais-je<sup>10</sup> que vous autres Mairs, c'est-à-dire Français, êtes de grand fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui les a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? Nous avons (ajouta-t-il), des parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui a nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier plus avant, nous nous reposons sur cela. »

Voilà sommairement et au vrai le discours que j'ai ouï de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain.

**Extrait des *Lettres persanes*, Montesquieu, 1721, lettre 30.**

De Rica à Ibben,  
Smyrne

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à la charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entraî tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : " Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? "

À Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712

**Extrait chapitre II, *Supplément au voyage de Bougainville*, Denis Diderot, 1772.**

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère.

Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égoûtés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang.

Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi-même, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays est aux habitants de Tahiti*, qu'en penserais-tu ?

Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récréé, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais plutôt la mort que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ?

Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère. *Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ?* Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons.

**Extrait de *Race et Histoire*, C. Lévi-Strauss, Paris, Gallimard, Folio.**

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc..., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbares ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage

dans le même sens. Or, derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animal par opposition à la culture humaine. [...]

Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus instinctive de ces sauvages mêmes. [...]

L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent elles-mêmes d'un nom qui signifie les « hommes » (ou parfois – dirons-nous avec plus de discrétion ? – les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus ou même de la nature humaine, mais qu'ils sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou « d'œufs de pou ». On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un « fantôme » ou une « apparition ». Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes avaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des Blancs prisonniers, afin de vérifier, par une surveillance prolongée, si leur cadavre était ou non sujet à la putréfaction. [...]

En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.

**Extrait de « La quête du pouvoir », *Tristes tropiques*, C. Lévi-Strauss, Paris, Pocket, rééd. 2011, pp. 36-43 :**

Je comprends alors la passion, la folie, la duperie des récits de voyage. Ils apportent l'illusion de ce qui n'existe plus et qui devrait être encore, pour que nous échappions à l'accablante évidence que vingt mille ans d'histoire sont joués. [...]

On risquait jadis sa vie dans les Indes ou aux Amériques pour rapporter des biens qui nous paraissent aujourd'hui dérisoires : bois de braise (d'où Brésil : teinture rouge, ou poivre dont, au temps d'Henri IV, on avait à ce point la folie que la Cour en mettait dans des bonbonnières de grains à croquer. Ces secousses visuelles ou olfactives, cette joyeuse chaleur pour les yeux, cette brûlure exquise pour la langue ajoutaient un nouveau registre au clavier sensoriel d'une civilisation qui ne s'était pas doutée de sa fadeur. Dirons-nous alors que, par un double renversement, nos modernes Marco Polo rapportent de ces mêmes terres, cette fois sous forme de photographies, de livres, de récits, les épices morales dont notre société éprouve un besoin plus aigu en se sentant tomber dans l'ennui ? [...]

Car ces modestes assaisonnements sont, qu'on le veuille ou non, falsifiés. Non certes parce que leur nature est purement psychologique ; mais parce que, si honnête que soit le narrateur, il ne peut pas, il ne peut plus nous les livrer sous une forme authentique. Pour que nous consentions à les recevoir, il faut une manipulation qui chez les plus sincères est seulement inconsciente, trier et tamiser les souvenirs, et substituer le poncif au vécu. J'ouvre ces récits d'explorateurs : telle tribu qu'on me décrit comme sauvage et conservant jusqu'à l'époque actuelle les mœurs de je ne sais quelle humanité primitive caricaturée en quelques légers chapitres, j'ai passé des semaines de ma vie d'étudiants à annoter des ouvrages [...]

Alors, insidieusement, l'illusion commence à tisser ses pièges. Je voudrais avoir vécu au temps des vrais voyages quand s'offrait dans toute sa splendeur un spectacle non encore gâché, contaminé et maudit ; n'avoir pas franchi cette enceinte moi-même, mais comme Bernier, Tavernier, Manucci... Une fois entamé le jeu de conjectures n'a plus de fin. Quand fallait-il voir l'Inde, à quelle époque l'étude des sauvages brésiliens pouvait-elle apporter la satisfaction la plus pure, les faire connaître sous la forme la moins altérée ? Eût-il mieux valu arriver à Rio au XVIII<sup>e</sup> siècle avec Bougainville ou au XVI<sup>e</sup> avec Léry et Thevet ?

**Extrait de « Bons sauvages », *Tristes tropiques*, C. Lévi-Strauss, Paris, Pocket, rééd. 2011, pp. 249 sq.**

Dans quel ordre décrire ces impressions profondes et confuses qui assaillent le nouvel arrivé dans un village indigène dont la civilisation est restée relativement intacte ? Chez les Kaingang comme chez les Caduveo, dont les hameaux semblables à ceux des paysans voisins retiennent surtout l'attention par un excès de misère ; la réaction initiale est celle de la lassitude et du découragement. Devant une société encore vivante et fidèle à sa tradition, le choc est si fort qu'il déconcerte : dans cet écheveau aux mille couleurs, quel fil faut-il suivre d'abord et tenter de débrouiller ? En évoquant les Bororo qui furent ma première expérience de ce type, je retrouve les sentiments qui m'envahirent au moment où j'entamai la plus récente, parvenant au sommet d'une haute colline dans un village kuki de la frontière birmane, après des heures passées sur les pieds et les mains à me hisser le long des pentes, transformées en boue glissantes par les pluies de la mousson qui tombaient sans arrêt : épuisement physique, faim, soif et trouble mental, certes ; mais ce vertige d'origine organique est tout illuminé par des perceptions de formes et de couleurs ; habitations que leur taille rend majestueuses en dépit de leur fragilité, mettant en œuvre des matériaux et des techniques connues de nous par des expressions naines : car ces demeures, plutôt que bâties, sont nouées, tressées, tissées, brodées et patinées par l'usage. ; au lieu d'écraser l'habitant sous la masse indifférente des pierres, elles réagissent avec souplesse à sa présence et à ses mouvements ; à l'inverse de ce qui se passe chez nous, elles restent toujours assujetties l'homme. Autour de ses occupants, le village se dresse comme une légère et élastique armure ; proche des chapeaux de nos femmes plutôt que de nos villes : parure monumentale qui préserve un peu de la vie des arceaux et des feuillages dont l'habileté des constructeurs a su concilier la naturelle aisance avec leur plan exigeant.

**Extrait de « Tupi-Kawahib », *Tristes tropiques*, C. Lévi-Strauss, Paris, Pocket, rééd. 2011, pp. 396-398.**

Pourtant, cette aventure commencée dans l'enthousiasme me laissait une impression de vide.

J'avais voulu aller jusqu'à l'extrême pointe de la sauvagerie ; n'étais-je pas comblé, chez ces gracieux indigènes, que nul n'avait vus avant moi, que personne peut-être ne verrait plus après ? Hélas, ils n'étaient que trop. Leur existence ne m'ayant été révélée qu'au dernier moment, je n'avais pu leur réserver le temps indispensable pour les connaître. [...] Ils étaient là, tout prêts à m'enseigner leurs coutumes et leurs croyances, et je ne savais pas leur langue. Aussi proche de moi qu'une image dans le miroir, je pouvais les toucher, non les comprendre. Je recevais du même coup ma récompense et mon châtiement. Car n'était-ce pas ma faute et celle de ma profession de croire que les hommes ne sont pas toujours des hommes ? Que certains méritent davantage l'intérêt et l'attention parce que la couleur de leur peau leurs mœurs nous étonnent ? Que je parvienne seulement à les deviner, et ils se dépouilleront de leur étrangeté : j'aurais aussi bien pu rester dans mon village. Ou que, comme ici, ils la conservent : et alors, elle ne sert à rien, puisque je ne suis même pas capable de saisir ce qui la fait telle. Entre ces deux extrêmes, quels cas équivoques nous apportent les excuses dont nous vivons ? De ce trouble engendré chez nos lecteurs par des observations – juste assez poussées pour les rendre intelligibles, et cependant interrompues à mi-chemin puisqu'elles surprennent des êtres semblables à ceux pour qui ces usages vont de soi – qui est finalement la vraie dupe ? Le lecteur croit en nous, ou nous-mêmes, qui n'avons aucun droit d'être satisfaits avant de parvenir à dissoudre ce résidu qui fournit un prétexte à notre vanité ?

Qu'il parle donc, ce sol, à défaut des hommes qui se refusent. Par delà les prestiges qui m'ont séduit au long de cette rivière, qu'il me réponde enfin et me livre la formule de sa virginité. Où gît-elle, derrière ces confuses apparences qui sont tout et qui ne sont rien ? Je prélève des scènes, je les découpe ; est-ce cet arbre, cette fleur ? Ils pourraient être ailleurs. Est-ce aussi un mensonge, ce tout qui me transporte et dont chaque partie, prise isolément, se dérobe ? Si je dois le confesser pour réel, je veux au moins l'atteindre au complet dans son dernier élément. Je récuse l'immense paysage, je le cerne, je le restreins jusqu'à cette plage d'argile et ce brin d'herbe : rien ne prouve que mon œil, élargissant son spectacle, ne reconnaîtrait pas le bois de Meudon autour de cette insignifiante parcelle journallement piétinée par les plus véridiques sauvages, mais où manque pourtant l'empreinte de Vendredi.

**Extrait de *Une femme chez les chasseurs de têtes, Titaïna, 1934, rééd. Éditions Marchialy.***

Je connais déjà deux mots de la langue *toradja* : « Est-il permis ? » et « Merci ». Ces deux mots sont suffisants pour m'empêcher de ne froisser ce peuple sans le vouloir et lui faire sentir que nous traitons d'égal à égal. Depuis quelques années, en différents coins du monde, j'ai eu l'occasion de vivre auprès d'hommes que les Européens appellent les sauvages. Jamais entre ces sauvages et moi il n'y eut de difficulté. Jamais non plus, n'ai-je pris la photographie d'un indigène contre sa volonté, jamais ne suis-je entrée dans sa maison ou n'ai-je touché un de ses objets familiers sans autorisation. L'impolitesse est la marque du civilisé : je ne suis pas civilisée. Un jour dans une colonie européenne, j'ai demandé à un blanc :

« Comment on dit "merci" en langue indigène ?

Sa réponse fut claire :

– On ne dit pas merci à un indigène. »

Pour l'instant, à pas lents, pour que ma venue ne surprenne pas les femmes, je me dirige vers la case du mort. Au pied de l'échelle de bambou, je m'arrête tandis que l'hôtesse me regarde à travers sa porte : « Puis-je ? ... »

Elle me fait signe d'entrer. Je pénètre dans le tombeau où respirent des vivants. Tandis qu'elle m'observe, j'ouvre mon appareil à photographies, dresse son miroir réflecteur. La vision du cadavre s'y précise à la mise au point, difficile dans la demi-obscurité.

Inquiète, la femme me regarde toujours. [...]

– « Puis-je ? » [...]

– « Tu le peux » [...]

La photo prise, je voudrais m'en aller, mais amicales, les femmes m'invitent : « Reste... »

**Extrait de la préface nouvelle (1967) à *Un Barbare en Asie* (1933), Henri Michaux, Paris Gallimard, L'Imaginaire, pp. 11-13.**

*Le fossé s'est encore agrandi, un fossé de trente-cinq ans à présent. Et l'Asie continue son mouvement, sourd et secret en moi [...]. Il date, ce livre. De l'époque à la fois engourdie et sous tension de ce continent ; il date. De ma naïveté, de mon ignorance, de mon illusion de démystifier ; il date. [...] Débarquant là, en 31, sans savoir grand-chose, la mémoire cependant agacée par des relations de pédants, j'aperçois l'homme de la rue. Il me saisit, il m'empoigne, je ne vois plus que lui. Je m'y attache [...], persuadé qu'avec lui [...], j'ai tout ce qu'il faut pour tout comprendre... à peu près. [...] Quelques années maintenant ont passé et voilà que l'homme de la rue n'est plus le même. Il a changé ; dans tel pays, moyennement, [...] infiniment, à ne pas y croire, à ne pas croire ceux qui y sont allés auparavant, et même ceux qui y vécurent. [...] Mea culpa. Non tellement d'avoir vu insuffisamment bien, mais plutôt de n'avoir pas senti ce qui était en gestation et allait défaire l'apparemment permanent. N'avais-je rien vu, vraiment ? Ignorance ? Aveuglement de bénéficiaire des avantages d'une nation et d'une situation momentanément privilégiées ? Il me semble que je devais aussi opposer une résistance intérieure à l'idée d'une complète transformation de ces pays [...].*

**Extrait de *La Palestine comme métaphore*, de Mahmoud Darwich, (c) Actes Sud, 1997, pp. 17-18.**

Il y a ensuite une notion plus complexe de l'étranger, inhérente à la condition humaine. Nous sommes tous étrangers sur cette terre. Depuis son renvoi, Adam est étranger sur cette terre où il a élu domicile d'une façon passagère, en attendant de pouvoir revenir dans son Eden premier. Le mélange des peuples, leurs migrations, ne sont que des cheminements d'étrangers. La paix elle-même ne s'accomplit à certains moments de l'Histoire, que dans la mesure où elle est la reconnaissance par des étrangers d'autres étrangers. Si bien qu'il devient impossible aux uns et aux autres de savoir qui est le véritable étranger. [...] L'étranger n'est pas uniquement l'Autre. Il est aussi en moi. Je n'en parle pas pour m'en plaindre ou pour refuser l'Autre. Il est en moi.

**Extrait de « Portrait mythique du colonisé », in *Portrait du colonisateur, portrait du colonisé*, A. Memmi, 1957.**

#### NAISSANCE DU MYTHE

Tout comme la bourgeoisie propose une image du prolétaire, l'existence du colonisateur appelle et impose une image du colonisé. Alibis sans lesquels la conduite du colonisateur, et celle du bourgeois, leurs existences mêmes, sembleraient scandaleuses. Mais nous éventons la mystification, précisément parce qu'elle les arrange trop bien.

Soit, dans ce portrait-accusation, le trait de paresse. Il semble recueillir l'unanimité des colonisateurs, du Libéria au Laos, en passant par le Maghreb. Il est aisé de voir à quel point cette caractérisation est commode. Elle occupe bonne place dans la dialectique ennoblissement du colonisateur – abaissement du colonisé. En outre, elle est *économiquement fructueuse*<sup>12</sup>.

Rien ne pourrait mieux légitimer le privilège du colonisateur que son travail ; rien ne pourrait mieux justifier le dénuement du colonisé que son oisiveté. Le portrait mythique du colonisé comprendra donc une incroyable paresse. Celui du colonisateur, le goût vertueux de l'action. Du même coup, le colonisateur suggère que l'emploi du colonisé est peu rentable, ce qui autorise ces salaires invraisemblables. Il peut sembler que la colonisation eût gagné à disposer d'un personnel émérite. Rien n'est moins certain. L'ouvrier qualifié, qui existe parmi les simili colonisateurs, réclame une paie trois ou quatre fois supérieure à celle du colonisé ; or il ne produit pas trois ou quatre fois plus, ni en quantité ni en qualité : *il est plus économique d'utiliser trois colonisés qu'un Européen*. Toute entreprise demande des spécialistes, certes, mais un minimum, que le colonisateur importe, ou recrute parmi les siens. Sans compter les égards, la protection légale, justement exigés par le travail leur européen. Au colonisé, on ne demande que ses bras, et il n'est que cela : en outre, ces bras sont si mal cotés, qu'on peut en louer trois ou quatre paires pour le prix d'une seule.

A l'écouter, d'ailleurs, on découvre que le colonisateur n'est pas tellement fâché de cette paresse, supposée ou réelle. Il en parle avec une complaisance amusée, il en plaisante ; il reprend toutes les expressions habituelles et les perfectionne, il en invente d'autres. Rien ne suffit à caractériser l'extraordinaire déficience du colonisé. Il en devient lyrique, d'un lyrisme négatif : le colonisé n'a pas un poil dans la main, mais une canne, un arbre, et quel arbre ! un eucalyptus, un thuya, un chêne centenaire d'Amérique ! un arbre ? non, une forêt ! etc.

Mais, insistera-t-on, le colonisé est-il vraiment paresseux ? La question, à vrai dire, est mal posée. Outre qu'il faudrait définir un idéal de référence, une norme, variable d'un peuple à l'autre, peut-on l'accuser de paresse un peuple tout entier ? On peut en soupçonner des individus, même nombreux dans un même groupe ; se demander si leur rendement n'est pas médiocre ; si la sous-alimentation, les bas salaires, l'avenir bouché, une signification dérisoire de son rôle social, ne désintéresse pas le colonisé de sa tâche. Ce qui est suspect, c'est que l'accusation ne vise pas seulement le manœuvre agricole ou l'habitant des bidonvilles, mais aussi le professeur, l'ingénieur ou le médecin qui fournissent les mêmes heures de travail que leurs collègues colonisateurs, enfin tous les individus du groupement colonisé. Ce qui est suspect, c'est *l'unanimité* de l'accusation et la *globalité* de son objet ; de sorte qu'aucun colonisé n'en est sauvé, et n'en pourrait jamais être sauvé. C'est-à-dire : *l'indépendance de l'accusation de toutes conditions sociologiques et historiques*.

En fait, il ne s'agit nullement d'une notation objective, donc différenciée, donc soumise à de probables transformations, mais d'une *institution* : par son accusation, le colonisateur institue le colonisé en être paresseux. Il décide que la paresse est *constitutive* de l'essence du colonisé. Cela posé, il devient évident que le colonisé, quelque fonction qu'il assume, quelque zèle qu'il y déploie, ne serait jamais autre que paresseux. Nous en revenons toujours au racisme, qui est bien une substantification, au profit de l'accusateur, d'un trait réel ou imaginaire de l'accusé.

<sup>12</sup>

En italique dans le texte.

**Extrait d'une interview donnée par C. Ngozi Adichie à la revue *America*, « Le jour où je suis devenue noire », trad. fr. numéro dédié à la question de « La race en Amérique », n°08/16, 2019, pp. 122-127.**

**JB [Journaliste]** Que signifie le fait d'être noir aux Etats-Unis ?

**CNA :** Durant mon enfance, au Nigéria, je me considérais comme Igbo, mon groupe ethnique, et comme Nigériane. Je me considérais aussi comme catholique. Telles étaient les identités qui prévalaient au Nigéria. Aux Etats-Unis, j'ai vite compris que j'étais considérée comme « noire ». Et que les noirs étaient chargés de nombreux stéréotypes négatifs. Qu'être noirs est une identité qu'on ne choisit pas, mais avec laquelle il faut presque toujours composer, qu'il faut en tout cas assumer, car c'est une identité imprégnée d'injustice. Dire qu'on ne choisit pas cette identité revient à dire qu'elle est en grande partie fondée sur des caractéristiques physiques. [...]

**JB [Journaliste] :** Faudrait-il supprimer toute référence à la race aux Etats-Unis ?

**CNA :** Je ne suis pas certaine que la race soit une réalité biologique. Je trouve que la science n'est pas claire à ce sujet, peut-être parce que le concept même de race est tellement enraciné dans une histoire d'injustice que même la science de la race devient suspecte. On nous dit que les humains de races différentes sont semblables, mais en même temps on nous dit aussi que des groupes raciaux spécifiques sont plus susceptibles de contracter certaines maladies. J'en viens donc à me poser la question : comment êtes-vous parvenu à différencier les races pour arriver à cette conclusion médicale ? C'est une question qui m'intéresse. Mais le véritable sujet est ailleurs : la race n'est pas une question de biologie, mais de sociologie. La seule raison pour laquelle la race importe, c'est le racisme. Si nous ne vivions pas dans des sociétés qui traitent les gens différemment en fonction de leur apparence, ces différences n'auraient pas d'importance.